

UNE NUIT SANS REPOS

A Xavier NATAF

Ces quelques mots derrière quoi s'ouvrent notre mémoire, et nos doutes, et nos peurs. Une saison a déchiré l'espace où vivre était si grand ! L'enfance avait saisi le ciel pour le jeu de l'enfance tandis que l'on jetait la fange sur nos consciences d'homme... Nous devons persister dans nos efforts à croire au visage d'un fils, et ne pas oublier !

*« Voici l'homme du malheur et c'est une toison gluante
sur les épaules,
un visage qui se défait comme une cendre dans la main »*

Jean CAYROL, *Le dernier homme* 1940

UNE NUIT SANS REPOS

D'UN POIDS TROP LOURD

Nous n'aurons abusé que du sobre verger, de ce jardin où s'épuise le fruit, où la sève a jailli d'être tant remuée.

Ce n'est qu'à l'aube de ce jour, devant ce ciel qui tombe juste contre la peau, à l'orée de ces bois écroulés sous l'histoire, que tu jettes ce temps qui te possède encore...

Le silence a fait sienne l'imposture des rêves
et l'arbre, nonchalamment, raye de son
feuillage l'étendue millénaire qu'engendre
ta saison.

Tu fuis dès lors, comme par habitude, sous
l'épaisseur fuyarde d'un sombre souvenir.

Et ton visage, en saillie derrière leur visage,
couvre de noir le secret des étoiles, comme
le deuil, porte l'absence: ultime voie grevée
qui va où prend l'adieu.

La saison a pesé sur les bâtis, à l'horizon.
Nos vieilles gens ont habité le monde, et sans
fin ce dernier coule sous la paupière.

Ne pas croire que le chemin, au bout, souffre de solitude ! Un homme encore jeune se tient dans le silence. Il attend que se fassent les ombres ailleurs que sous ses pas.

Ses rires sont rassasiés des jeux clairs de l'enfance. Les nuages ont cueilli l'herbe tout au bord du rivage tandis que des figures forgent de grands couteaux.

L'heure est au recueillement ! Nous voici face à face brûlant dans l'eau la monstrueuse nuit. Natzweiler-Struthof : un jour naîtra dans l'orbe de la faim...

Le cri s'est élevé dans le sang et la honte. Il est de ces saisons qu'on a trop dépouillées et qui montent, jusqu'à la lie des mots, pour une éternité aux lames de la conscience.

Vois ! En cet acharnement des bouches à mordre dans le silence, c'est le fond vacant des litanies qui monte jusqu'au cœur.

C'est l'imprudence des faux séjours dans l'eau de la haine et des peurs. Le reliquat d'une prière, qu'un jour, nous n'avons pu entendre, en ce noir lendemain aux paupières exsangues.

Vois ! Les vieux fantômes ont parcouru
l'épave, les grands mourants entrepris le
pardon alors, qu'ailleurs, le mensonge a fait
sienne l'étoffe liturgique. Il mue sous
d'autres cieux pour des nuits sans matin.

Vois ! Aux sables de l'enfance qu'on eut
jetés jadis, ce sont des fleurs lugubres et de
fers étriqués qui dressent un drame humain.

C'est la peau vaine du lendemain qui s'offre
comme une cendre au moindre souffle d'air.

On dirait que passent des millions de visages
confondus de douleur. Ce ne sont que des
anges, m'aura-t-on dit ! Des Anges torturés
qui viennent pour le silence.

Tombent sur leur visage les cendres
amoncelées derrière tant de non-dits. Tombe
sur nos figures l'herbe mâchée de nos
anciennes peurs !

On a levé les lampes et d'un seul coup,
autour, les murs se sont dressés, qui pèsent
d'un poids trop lourd.

**NATZWEILLER-STRUTHOF,
23 novembre 1944**

Que s'ouvre le soleil au bord du précipice
quand l'herbe haute goûte à nos restes de
vie : nous comptons jusqu'à nos pas les
ombres émondées. Nous étions de ceux-là
qu'on eut pris pour la pierre et le feu.

Nos horizons ont parcouru l'espace clos de
la souffrance. Nos mains ont raciné dans le
fruit nauséeux d'une lumière exsangue...
Demain sera de tourbe et de charbon !

Que le chemin saille en cette obscure poix de la nuit retournée. Que se fasse lentement l'anamnèse. Que nos corps se soulèvent, se tendent jusqu'à leurs tempes : qu'ils apprennent la paix souillée du sang des autres.

Et nous étions les autres... *Ils prirent dans nos racines ce qu'elles n'avaient pas.*

On vint coudre à nos peurs un matricule noir : vêtements de l'absence sous le poids sombre de l'oubli. Nous n'avions plus de nom pour porter sur l'azur.

Nous mâchions nos silences enfouis sous les replats d'un lugubre versant et le chien venait mordre à nos ultimes voix. Il déchirait jusqu'à nos lèvres, déchirait jusqu'à la chair toujours plus douloureuse.

Nos corps déambulaient le long du monticule, juste à hauteur du cri. Nos pas devaient durer dans le funeste jeu de l'uniforme : il nous fallait marcher jusqu'à cette carrière où la pierre exhalait l'odeur des os mêlés de vieilles peaux. Celui qui chuterait aurait la mort pour gage !

Nous devons suivre l'horizon sans chuter vers le bas. Suivre l'horizon, suivre et ne pas tomber...

Nous avançons sur les lames d'un temps qui
taillaient dans le temps les âges de la folie.
Tandis que la saison craquait sous le fer
blanc, nos pas collaient à l'errance des peurs
et nous marchions alors dans la lenteur du
jour naissant.

Ne-pas-tom-ber !

Tenir sous l'incise de l'heure et le macabre
de l'instant. *Tenir la main usée des mots de
nos jeunesses, pour que survive encore
l'enfant que nous étions.*

Nos corps étaient de bois que l'on rogne sans
cesse, de terres happées par l'horizon
faillible, de pierres épiées aux potences du
feu. Nos corps : frêles gréments au bord des
failles.

*Nous demeurons dans l'insomnie des armes,
comme le pieu qui porte sur l'océan la vague
ultime du naufrage.*

Et nous savions le jour semblable au fer que la rouille mangeait inexorablement. Et nous savions la vie rampant jusqu'au ballast d'une saison qui nous voulait sans nom, sans voix et sans racines.

Inféconds horizons, aux clisses de la souffrance, on a jeté sur nos corps la gangue du mensonge.

On a tué le Dieu d'une enfance éternelle. On a donné la mort et son reste de nuit à notre humanité et nous sommes passés dans l'heure étanche...

Nous sommes demeurés dans la croyance de nos fils !

Vieil homme qui regarde par-delà le silence des frênes, sais-tu combien fut sombre la nuit qui s'élevait ? Ailleurs, on ne l'ignorait pas... On laissait l'herbe creuser l'inconstance du jour pour ne pas dire toute cette souffrance humaine. *On laissait la demeure de Dieu vide de toute voix !*

Vieil homme, les pierres ont entassé du vide sous ton regard et nous savons que ta gorge est nouée d'un cri qui coud la mémoire à ton sang.

*Les toits ont enduré le mensonge et la peur
que déployait l'orage et nous étions, vieil
homme, de ceux-là qu'on jetait à la gueule
des chiens.*

Et nous sommes encore, pour toute éternité,
de cette chair blessée qui dure sous les
silences longs grevés d'étoiles mortes. Et
nous sommes encore de cette chair blessée...
Ombres qu'on équarrit sous la pierre du
temps.

POUR LA PIERRE ET LA VOIX

Le ciel est stupéfait de n'être, au fond, qu'un lieu commun pour la pierre et la voix.

Le fleuve, à l'horizon, s'épuise sous la braise. Il vient charrier le vide jusqu'à l'obscurité où capions et récifs songent à l'avarie. Son âge est demeuré dans l'indolente nuit. On le sait besogneux, aussi.

Et sa hampe brumeuse s'accomplit dans l'écho quand l'œil tisse jusqu'à l'obscur la toile de la mémoire.

Vois ! Ce bastion de rocailles, cet à-pic
reconstruit entre la terre offerte et l'herbe
qu'ils ont nourrie, cette étendue qu'arpen-
te le temps plus dense dans sa couleur, fragile
sous la toise des rêves...

Le jour est revenu, qui tisse la jeunesse aux
pierres d'un chemin, et nous venons compter
les pas de nos ancêtres.

Nous garderons le ciel figé sous de terribles feux, et nos figures ensevelies dans la stupeur de la fougère, auront encore à besoin. Nos corps seront soumis au bruissement des feuilles. De grands arbres viendront froisser l'air et la pluie. Nous goûterons à cette éternité comme l'enfant au sein de lait. Et, quand le soir viendra, la cendre et la poussière nidifieront dans ce qui fut entrailles...

N'y aurait-il pas un lieu où nos visages, à l'infini, viendraient s'écrire pour toute humanité ? Un lieu naissant, continûment, après la déchirure ?

Voyez ! L'incendie se propage. C'est une lèvre qui goûte à tout ce qui se meurt au seuil de la parole. Les arbres se font vieux et leurs gestes, si noirs qu'ils ont usé nos rires et mordent aux souvenirs.

Nous ne sommes que l'eau qui brode l'insomnie au bout de la ruelle, qu'un vent qui prend dans l'orbe de la nuit et pénètre un à un les cœurs démesurés.

Nous avons rejeté en dehors de nos peaux
tout ce qui fait Naufrage : et l'horreur du
ghetto où la faim torturait, et le fer acéré à
perte de saison dans le cri froid des rails qui
nous menaient ici, et ce noir crépuscule qui
levait dans le ciel le reste de nos voix.

Nous étions des millions entre les gris du
jour et les plis du rivage...

Notre ombre avait grandi à l'orée de l'étoile
et couchait le présent dans la bouche de
boues et de fers blancs. Notre temps remuait
derrière l'infâme tour, dans le feuillage mort
fouaillant à l'horizon.

Nous habitons la bête au-devant de nos
yeux. Sinistre et sans saison, elle ouvrit
grand sa gueule et nous marchâmes sous la
douleur, vers l'apparente blancheur du deuil.

Nos corps n'ont pas su dire ce que la nuit prenait ! Et nos cris, et nos pleurs ont fait se soulever toutes les vérités : un ciel bramait du feu des autres.

Nos corps ne savaient pas : le soir, ailleurs, est lourd de son silence et nous restons dans l'heure ouverte, pour les fils de demain et la mère à venir.

Tant de lumière s'est déversée ! Et tant
d'obscurité s'est révélée au monde !

Nous sommes ce temps qui germe sur le
vaste décor... Notre mort a fait sienne
l'insomnie des saisons.

Ô vieux démons qui lèvent avec le jour, nous
demeurons dans l'indicible, et, sur ce long
chemin hostile à tout repos, nous sommes
revenus, une couronne d'épines posée contre
vos lèvres.

Nous jetons pêle-mêle nos poitrines en feu
jusque dans vos mémoires d'homme, et le
ciel cristallin forge une terre enfin natale !

DANS L'EAU DU SOUVENIR

Où se couchent les rêves, et les rires, et l'amour, il est un chant bien triste qu'étreint de solitude un ange revenu. Nous l'avons déjà vu. Nous avons été siens.

Dormant dans la justesse des jeux de son enfance, il joue puis il sautille sur les trottoirs des avenues.

Il passe avec du temps suspendu à sa voix...
Il ignore déjà le poids de son histoire :
demain fait cicatrices de tout ce qui advient.

Et nous avons son âge ! Et par milliers, son
visage et ses yeux, ses mains frêles tenant un
bout de bois pour battre le silence aux grilles
du jardin.

Nous étions ce visage éclairé d'un sourire, ce
matin suspendu aux lèvres de ses dix ans.
Nous étions là, avant les noires pluies :
étranges battements sous l'aile des miroirs
lorsque marmaille versait aux jeux la mort
pour du semblant.

Nous étions là, sous le chant prodigieux de
l'imagination, semblables et unis dans ce
temps où la fin ânonnait pour de faux, où
l'on offrait un ciel aux oiseaux de nos rêves.

Nous étions là ! À cet enfant, semblables
dans l'errance des joies... Et nous prenions
à l'âge les friches amarante de nos rêves de
gosse.

Nos regards abusaient de la moindre
jeunesse et nous avions le ciel, et l'averse,
pour façonner le blé.

Nos légendes élevaient des tours sans lendemain et de faux chants barbares occultaient l'horizon. Nos corps portaient le rire à hauteur de nos voix et nous étions le même : unique et ressemblant.

Le temps a fait semence de nos derniers matins. On clôtura l'enfance sous d'opaques séjours et la rouille installée au linteau des fenêtres fit des saisons humaines les miasmes de l'horreur...

La bête dévora ce peu de certitude cependant que la source brûlait sous nos regards. Nous prenions dans nos mains de terribles essaims.

Puis nos jours s'élevèrent dans l'eau du souvenir.

Nos doutes ont fait bataille de toute certitude. Nos filles ont étendu la blancheur de leur peau sur l'herbe revenue : elles chantent un air triste pour féconder l'azur.

Éternel bâtisseur de cris et de vertiges, veillant sur la faim, et la soif, et la peur, c'est un soleil qui lève haut sous le grain misérable du vent. Il taille dans l'horizon de froids couteaux de verre et nos voix saignent sous le chahut des horizons.

Le ciel s'est fait plus grand qu'il n'y pouvait paraître sous le jour sacrifié à ce soleil raillant. Nous avons mesuré chaque parcelle œuvrée sur le sentier de l'être tandis qu'un feu prenait à l'aplomb des ferrailles.

Il a roulé sa langue étrange dans la bouche des eaux où des guêpes continûment bourdonnent.

L'enfant est apparu vacillant sous l'orage,
jouant de son image. Et nos yeux, à présent,
ont un visage nu pour étreindre le ciel !

Dans son reflet, la roche a déployé son
insolente nuit, usant l'opaque et le charbon,
le fruit et l'ossement.

*Irrémédiable, cette blessure ouverte à l'aube
des cimetières ! On a laissé le vent puant
drainer les peaux du monde vers des fosses
obscurées. Les clous et la colère ont pourri
sous l'argile et des murs épuisés, cherché un
corps à vaincre.*

On a gravé nos voix sur la pierre et dans l'œil
pour ne pas oublier. On a feint le silence pour
l'enfant retourné...

Si bonheur il y eut, ce fut durant ces temps
où, jeune, notre étoile éclairait les possibles.
Nous avons tant à vivre et tant à partager !

Si bonheur il y a, c'est dans ce temps qui
porte *sous le visage nu* l'espoir de la saison.